

GAZETTE DES CAMPAGNES

JOURNAL DU CULTIVATEUR ET DU COLON PARISSANT. TOUS LES JEUDIS

Rédacteur-Propriétaire :

FIRMIN H. PROULX.

L'abonnement peut dater du 1er de chaque mois, ou commencer avec le 1er numéro de l'année. On ne s'abonne pas moins que pour un an. L'avis de discontinuation doit être donné par écrit, au Bureau du soussigné, UN MOIS avant l'expiration de l'année d'abonnement, et les arrérages alors devront avoir été payés; si non, l'abonnement sera censé continuer, malgré même le refus de la Gazette au Bureau de Poste. Tout ce qui concerne la rédaction et l'envoi de correspondances doit être adressé à **FIRMIN H. PROULX, Rédacteur-Propriétaire.**



Gérant

Hector A. Proulx.

Tout ce qui concerne les abonnements à la Gazette des Campagnes et les annonces à être publiées dans ce journal, doit être adressé à Hector A. Proulx, Gérant.

ANNONCES

Première insertion.....10 centins par ligne
Deuxième insertion, etc.... 3 centins par ligne
Pour annonce à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désirent s'adresser tout particulièrement aux cultivateurs pour la vente de terres, instruments d'agriculture, etc., etc., trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

ABONNEMENT : } Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première. } ABONNEMENT
\$1 PAR AN } Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité. } \$1 PAR AN

SOMMAIRE.

Revue de la Semaine : Nouvelles recommandation de Sa Sainteté, en faveur de la dévotion du très saint Rosaire.—Notre Dame de Lourdes dans le Honduras anglais.—Archives religieuses de l'Archidiocèse de Québec.—A propos d'oiseaux.

Causerie Agricole : De l'élevage des bêtes à cornes (Suite).—Race bovine d'Angus.—La race Ayrshire.—Race Durham.

Sujets divers : Des fumiers.—Préparation des aliments pour le bétail.

Choses et autres : Emparons-nous du sol; la colonisation au Lac Témiscamingue.—Moyen de s'assurer un bon troupeau de vaches laitières.

Recettes : Mal de ventre d'hiver chez le cheval.—L'ennemi et l'ami du charançon.

A nos abonnés retardataires.—A l'occasion du 24e anniversaire de la Gazette des Campagnes, numéro 1, 28 octobre dernier, nous disions qu'au-delà de \$3,000 nous étaients dues pour abonnements, et nous invitons les retardataires à nous payer le plus tôt possible. Nous nous attendions à un bon mouvement de la part de ceux qui ont véritablement à cœur l'existence de notre journal; cependant nous n'avons reçu que vingt-cinq piastres depuis le 23 octobre. Le mois de novembre est le temps où les cultivateurs vendent leurs produits et c'est aussi le temps où ils payent leurs comptes chez les marchands. Dans ces règlements d'affaires, on doit aussi songer à la Gazette des Campagnes, en payer l'abonnement. Grand nombre de nos abonnés qui nous doivent chacun au-delà de \$10, nous ont demandé des délais; il y a de cela plus d'un an, et nous sommes encore à attendre. Qu'on y pense sérieusement, car ces délais ne peuvent être prolongés davantage.

A VENDRE.

Cinq coqs Golden Hamburgs " 1.00
Un coq Wyandott..... 1.00

S'adresser à

HECTOR A. PROULX,
Ste Anne de la Pocatière P. Q.

REVUE DE LA SEMAINE

Nouvelle recommandation de S. S. Léon XIII en faveur du Rosaire.— Dans une lettre que Notre Saint Père le Pape adresse à Son Em. le Cardinal Vicario, en date du 31 octobre, à l'effet " de rendre quotidienne et perpétue le dans les églises de Rome la dévotion du Rosaire. " Sa Sainteté vient d'exprimer, dans les termes les plus pressants, son vif désir de voir cette dévotion bénie progresser de jour en jour.

" Plusieurs fois déjà—dit le Saint-Père—Nous avons fait connaître Notre prédilection pour la dévotion du très saint Rosaire et la grande confiance que Nous y avons placée en présence des besoins si graves de l'Eglise en ce moment. Les motifs de cette prédilection et de cette confiance, Nous les avons amplement indiqués dans Nos lettres encycliques, et ces mêmes motifs Nous ont amené à prescrire jusqu'à nouvel ordre la continuation du pieux exercice du mois d'octobre en l'honneur de la vierge glorieuse du Rosaire. Aussi avons-Nous appris avec une vraie consolation de Notre cœur que, dans un très grand nombre de pays, cette dévotion se ravive et fleurit, aussi bien en public qu'en particulier, et qu'elle produit pour les âmes des fruits précieux de grâce et de salut.

" C'est pourquoi. Nous ne croyons pas avoir trop fait pour favoriser au milieu du peuple fidèle cette pieuse pratique, que Nous désirons voir se propager de plus en plus et devenir la dévotion vraiment populaire de tous les lieux et de tous les jours. Ce désir est en Nous d'autant plus vif, que les temps sont de jour en jour plus mauvais et contraires à l'Eglise, et que le besoin d'un secours divin extraordinaire est reconnu plus urgent. "

Notre-Dame de Lourdes dans le Honduras anglais.— Un Jésuite missionnaire nous a raconté ce qui suit le 3 octobre dernier :

" Attaché aux Missions du Honduras anglais, dans l'Amérique centrale, je fus envoyé, il y a trois ans,

dans une peuplade disséminée au milieu d'un pays de marécages et de forêts. La population était censée posséder mille catholiques. Hélas ! ils ne l'étaient que de nom. Trois vinrent jusqu'à la porte de la chapelle pour savoir quel était le prêtre qui leur arrivait. Et quelle chapelle ! C'était une cabane, couverte de paille, donnant entrée à tous les vents et capable à peine de contenir quelques personnes. Sans me laisser abattre, je m'adressai sur-le-champ à Notre-Dame de Lourdes, promettant de lui dédier l'église s'il m'était donné d'en construire une. Quelques jours s'étaient à peine écoulés, qu'un protestant m'apportait 1 500 francs à cette intention. Je reconnus là l'intervention de ma céleste protectrice. Les habitants se réveillèrent de leur indifférence à la vue du secours extraordinaire que le ciel leur envoyait. Ils se mirent vaillamment à l'œuvre. Pour les seconder, je me fis à la fois architecte, maçon et charpentier. En quelques mois, un gracieux édifice avait surgi de terre comme par enchantement.

« Sur ces entrefaites, on avait reçu de France une statue de Notre-Dame de Lourdes, bénite au sanctuaire même. Il ne s'agissait plus que de la placer solennellement dans la nouvelle église. Mais comment la transporter à travers les forêts, depuis la ville de Bélize, capitale du Honduras ?... On convient de la faire porter en bateau à Saint-Étienne (c'est le nom de la bourgade) La même rivière arrose les deux localités. Le jour venu, trois barques, richement pavisées, se présentèrent devant les murs de la capitale. Celle du milieu reçut la statue, les deux autres étaient occupées par des musiciens qui jouaient des instruments ou par des jeunes gens qui faisaient des décharges de mousqueterie. Un grand nombre de personnes suivaient le cortège ou les canots. Sur les bords de la rivière, les Indiens, attirés à ce spectacle, poussaient des cris de joie et répétaient, comme ils savaient le dire : « Vive Notre-Dame de Lourdes ! » L'arrivée de la statue dans la bourgade donna lieu à un vrai triomphe. L'impression fut si profonde, que deux cents hommes s'approchèrent des sacrements. La cérémonie d'inauguration se fit il y a un an. Cette année, des prédications extraordinaires, faites à l'occasion du jubilé, ont produit les meilleurs résultats, et aujourd'hui, Notre-Dame de Lourdes aidant, cette peuplade de Saint-Étienne compte les rares indifférents qui ne sont pas encore revenus à Dieu. »

Le missionnaire a quitté momentanément ses chers sauvages pour aller dans la grotte de Manrèse, en Espagne, faire les exercices du troisième an, selon les règles de la Compagnie de Jésus.—(*Journal de Lourdes*)

Archives religieuses.—MM. les abbés Têtu et Gagnon, de l'archevêché, ont, paraît-il, entrepris de faire publier tous les mandements des évêques catholiques de Québec, depuis l'origine de la colonie jusqu'à nos jours. Nous ne saurions trop applaudir à ce projet. C'est une œuvre patriotique et nationale qui sera, nous en sommes sûrs, conduite à bonne fin, grâce au talent, au savoir et à l'activité de ces messieurs.

Ils sont à la source même et peuvent plus facilement que tout autre érudit exécuter ce magnifique travail.

L'honorable M. Blanchet, secrétaire provincial, a fait publier, cette année et l'année dernière, des volumes bien précieux pour notre histoire du Canada.

La *Collection de documents relatifs à la Nouvelle-France* et les *Jugements et délibérations du Conseil Souverain* sont des mines inépuisables pour tous ceux qui voudront étudier à fond les origines de la Nouvelle-France : ils y apprendront les détails intimes de son gouvernement, de sa législation, de ses usages, et ces mille petits faits qui servent à mettre en relief le caractère et la vie propre d'un peuple. Tous les hommes sérieux, tous nos érudits ont accueilli avec des transports d'enthousiasme ces importantes publications.

Mais c'est la religion catholique qui a formé, développé, protégé et sauvé le peuple canadien ; elle est à la base de toute notre histoire. Aussi des documents religieux, tels que les mandements de nos évêques, sont d'une importance majeure et bien propres à répandre une vive lumière sur toutes nos annales ; ils seront le digne pendant de ceux que l'honorable M. Blanchet a eu l'heureuse idée de communiquer au public.

Nous faisons de vœux pour que MM. les abbés Têtu et Gagnon réussissent dans leur belle entreprise et reçoivent de tout le monde l'accueil favorable que leur mérite leur zèle patriotique et intelligent.

S'il nous était permis d'émettre ici une idée qu'on a peut-être eue avant nous, nous solliciterions, en même temps, sous forme d'appendice ou de volumes distincts, la publication de tous les documents, lettres, mémoires, etc., qui se trouvent dans les archives de l'Archevêché et qui pourraient être avec avantage, et sans aucun inconvénient, livrés au public. Nul doute que nous trouverions encore, dans ces écrits d'un autre âge,—qui ne sont pas des mandements,—une foule de détails bien précieux pour notre histoire canadienne.—*Journal de Québec.*

A propos d'oiseaux.—C'était une sœur de l'Asile de ma ville natale, et je souviens fort bien que nous l'avions surnommée la « Sœur aux oiseaux. »

Avant que l'Asile fût ouvert et dès qu'il était fermé, elle montait à sa cellule et, au premier son de sa voix, tous les oiseaux volaient vers elle, avec de petits cris aigus et de charmants battements d'ailes. Ils n'étaient pas sans se disputer quelquefois ; mais, d'un mot ou d'un geste, elle mettait fin à ces batailles, et tout rentrait dans l'ordre et dans la paix. Il faut bien avouer qu'elle n'était pas toujours aussi heureuse avec ses écolières. Les enfants, voyez-vous, ça ressemble trop aux hommes !

Or, il arriva qu'un philosophe vint un jour visiter l'Asile et surprit la sœur en ses occupations oiselières. Cet honnête homme en fut presque scandalisé, et lui montrant un livre qui venait de paraître : « Vous devriez, lui dit-il d'un ton de Prudhomme, préférer à ces frivoles lectures d'un bon livre, d'un livre sérieux, tel que celui-ci... dont je suis l'auteur. »

La religieuse lut sur le titre : « *Traité du Vrai, du Beau et du Bien,* » et sans se troubler, d'une voix affirmée et d'un air résolu, elle répondit au philosophe : « Votre livre doit être bien beau ; mais j'aime mieux

mes oiseaux et mes fleurs, et c'est là le meilleur de tous les cours de philosophie.

"Ce que vous appelez le Vrai, c'est Dieu, et ces chers oiseaux, que vous voyez fort occupés à becqueter ces grains dans le creux de ma main, ces aimables créatures le prouvent bien mieux que tous vos arguments. Regardez les plutôt. Quelle perfection de formes et de couleurs! Quelle harmonie de proportions! Quelle anatomie délicate et achevée! Est-ce qu'un tel être a pu se créer lui-même? Est-ce qu'il s'est fait tout seul? Est-ce qu'il n'a pas fallu un grand artiste pour produire cette œuvre d'art? Répondez.

"Le Bien, c'est encore Dieu, et ces oiseaux, que dis-je? tous les animaux nous professent, à leur façon, un excellent cours de morale pratique. Ils ont leurs tons et leurs mauvais instincts et nous donnent, à toute heure du jour, de sages leçons et d'utiles modèles. Il y en a de patients, de travailleurs et de doux qu'il nous faut imiter; et il y en a de querelleurs, de méchants et de rebelles, auxquels nous ne devons point ressembler. Les fleurs, elles, n'ont guère à nous offrir que des symboles de nos défauts ou de nos vertus; mais ces symboles sont tout à fait charmants et vifs. Je ne passe jamais dans un jardin sans avoir envie de devenir meilleure, et je me prends souvent à souhaiter d'avoir une âme blanche comme le lis, parfumée comme la rose.

"Le Beau, c'est Dieu, c'est toujours Dieu; mais le grand Ouvrier s'est reflété dans toute son œuvre. S'il y a des laideurs dans la nature, elles viennent de l'homme ou ne sont faites que pour servir de contraste à l'universelle et divine beauté. Oh! que ce monde est magnifique! Un ciel peuplé de ces étoiles qui sont des mondes; une grande mer bleue sans horizon; une montagne dont les sommets échappent à notre regard; une petite vallée ombreuse; un ruisseau qui trottine sur des cailloux; un coin de forêt; ces oiseaux qui chantent et volent; un arbre, oui, seulement un arbre, que c'est beau! Est-il donc vrai qu'il y ait des intelligences qui cherchent le Laid, qui l'aiment, qui se réjouissent de le faire aimer? Est-il vrai qu'il y ait des esprits assez mal inspirés pour préférer la boue à l'eau pure, les chouettes aux tourterelles et le fumier aux pommiers en fleur? Gardons-nous, monsieur le philosophe, gardons-nous de descendre aussi bas, et obstinons-nous à aimer, pardessus toutes choses, ce grand Dieu qui est le Vrai, le Bien et le Beau.

"Sur ce, je retourne bien vite à mes enfants. Il y a là-bas trente petites tapageuses qui m'attendent à l'Asile et à qui je vais faire chanter le beau cantique: Bénissons à jamais—Le Seigneur de ses bienfaits. Alons, monsieur le philosophe, venez le chanter avec eux."

Et il y alla.

Pauvre sœur! Elle mourut à quelque temps de là, en soignant une de ses "petites," durant le choléra de 1866. On remarqua que des centaines d'oiseaux volèrent, durant tout le chemin, au-dessus de sa bière couverte de roses blanches et qu'ils virent, pendant plusieurs jours, chanter sur les arbres voisins de sa tombe... L. G.

CAUSERIE AGRICOLE

DE L'ÉLEVAGE DES BÊTES À CORNES (Suite).

Race bovine d'Angus.—Originaire d'un endroit de l'Ecosse que l'on appelait autrefois Angus et qui actuellement est appelé Forfarshire, au nord-Est de l'Ecosse.

La conformation des Angus perfectionnés est celle du meilleur type de boucherie. La poitrine et l'arrière-main sont en parfait accord, développés autant que les races les plus renommées d'Angleterre. Le dessus du corps est large, horizontal, bien suivi. L'ossature est fine, la tête est légère, et effilée, les membres sont courts et déliés. La peau est souple, délicate, élastique, couverte d'un poil soyeux. Tous les caractères qui dénotent une grande aptitude à l'engraissement s'associent à ceux qui annoncent un poids vif considérable et un rendement élevé en viande nette. Les muscles sont partout également développés, compacts et fermes, bien marbrés de graisse quand l'engraissement se fait dans de bonnes conditions. La chair des Angus est d'un goût exquis, fort estimée en Angleterre. La graisse qui s'étend en couverture épaisse sous la peau, où se dépose entre les masses musculaires, est elle-même d'un tissu serré et fin, pleine de saveur et d'arôme. Les qualités des Angus complètent ces qualités de conformation et de structure, car ils sont d'une avidité extraordinaire. La marche de leur développement est rapide; et en précocité ils ne le cèdent qu'aux Durhams.

Tout en se façonnant comme race spéciale de boucherie, les Angus ont conservé une grande fécondité, leur vigueur originelle, on pourrait presque dire la rusticité compatible avec leurs facultés et leur destination. C'est l'alliance de cette finesse avec cette force, de cette masse avec cette légèreté, de cette délicatesse de formes, de cette distinction en quelque sorte féminine, et de cette énergie de constitution qui frappe tout d'abord dans l'ensemble harmonieux dépose entre les masses musculaires, est elle-même d'un tissu serré et fin, pleine de saveur et d'arôme. Les qualités des Angus complètent ces qualités de conformation et de structure, car ils sont d'une avidité extraordinaire. La marche de leur développement est rapide; et en précocité ils ne le cèdent qu'aux Durhams.

Tout en se façonnant comme race spéciale de boucherie, les Angus ont conservé une grande fécondité, leur vigueur originelle, on pourrait presque dire la rusticité compatible avec leurs facultés et leur destination. C'est l'alliance de cette finesse avec cette force, de cette masse avec cette légèreté, de cette délicatesse de formes, de cette distinction en quelque sorte féminine, et de cette énergie de constitution qui frappe tout d'abord dans l'ensemble harmonieux de ces animaux.

Grâce à l'absence des cornes, les Angus ont besoin de moins d'espace dans les basse-cours et ne sont pas exposés à être blessés par leurs voisins.

La couleur des Angus est d'un noir pur, ou le blanc ne se montre que rarement dans la région mammaire. Les améliorateurs de cette race défendent avec soin cette couleur noire comme un caractère de premier ordre, et quelques-uns poussent le scrupule jusqu'à

éloigner toutes les prétendues influences auxquelles la croyance populaire attribue le pouvoir d'altérer l'uniformité de la robe.

La race Ayrshire.—La race Ayrshire est originaire d'Écosse et est à l'heure qu'il est très répandue dans notre pays. Cette race n'est pas due à une amélioration par sélection secondée par le régime, mais elle est le résultat de croisements parmi les animaux recommandables par leurs qualités lactifères parmi les animaux de races hollandaise ou du Holstein et celle d'Alderney.

La couleur de la robe est rouge tacheté de blanc, ou, pour mieux dire, elle est *caille*. Les connaisseurs donnent la préférence à celles qui ont moins de blanc. La tête est délicate, assez effilée, l'œil est grand et doux, les cornes sont fines, pointues, couleur de cire vierge; elles sont tournées en avant et en haut. Le cou est mince et un peu long; les jambes sont grêles et courtes. Le dos, les reins et la croupe forment une ligne droite. La queue est bien posée et fine à son attache. La mamelle est bien développée ainsi que les trayons.

Le taureau Ayrshire est petit, la tête est courte, un peu large, le front, chez les bons sujets, garni de poils forts et frisés. Les cornes sont courtes, petites comparées même à celles des Durhams, de couleur pâle à la base, mais plus foncée et quelq. fois noirâtre à la pointe. Elles doivent avoir l'apparence de l'ivoire. Le cou est assez fort et doit former saillie supérieurement. La partie antérieure du tronc est assez développée, mais la partie postérieure est mince, comme c'est toujours le cas chez tous les taureaux de races laitières.

La vache Ayrshire n'est pas difficile à nourrir et elle s'accommode des régimes les plus variés. Elle peut vivre dans des conditions très ordinaires. Mais comme à l'égard de toutes les vaches bonnes laitières, on n'obtiendra d'elle de forts rendements en lait qu'autant que la nourriture sera très abondante et très variée. On peut dire que comme laitière, elle n'a aucune comparaison à redouter, soit que l'on tienne compte de la quantité ou de la qualité des produits, soit que l'on cherche le rapport qui existe entre le fourrage consommé et le lait recueilli.

Voici ce qu'en dit David Low: " Ces vaches sont très douces et très dociles... Elles donnent une grande quantité de lait, en proportion de leur taille et des fourrages qu'elles consomment, et ce lait est d'excellente qualité..... "

Si l'on veut réformer un bon troupeau, il faut à l'égard des vaches Ayrshires comme de nos vaches Canadiennes, tenir un compte exact de la consommation et du rendement de chacune de ces vaches, et à la fin de l'année, on fait le total de tous les comptes individuels; de cette manière, on connaît la cause, on est en état de pouvoir garder celles dont on obtient le plus grand profit.

Dans nos campagnes, on s'occupe fortement de faire l'achat de veaux Ayrshires; on tient au pedigree, et pour cela il n'en coûte pas de payer un veau dix à douze piastres, à un mois ou six semaines. On peut être sûr d'avoir un bel animal, soit comme reproducteur ou vache laitière; mais à la condition qu'on ne lésine pas dans l'entretien de cet animal. Il ne faut pas que la nourriture qu'il reçoit soit trop abondante.

Si on veut lui conserver l'aptitude laitière, il ne faut pas nourrir assez pour arriver à l'obésité. Que pendant le premier mois le veau prenne du lait, suivant son appétit, rien de mieux; mais si on continuait ainsi pendant les mois qui vont suivre, l'élevage serait onéreux et ne produirait que de mauvais résultats. Après un mois d'allaitement naturel, nous conseillons l'usage du lait écrémé, ou, si cela est plus commode, le thé de foin mêlé à une certaine quantité de lait doux. Il s'agit de conserver un poil frais, sans arriver jamais à trop d'embonpoint; si l'avant-train de la jeune bête s'est développé pendant ce premier élevage, il est fort à présumer que la vache sera médiocre laitière.

Race Durham.—Cette race généralement désignée en Angleterre sous la dénomination de *Teeswater* ou *courtes-cornes améliorées*, est originaire des bords de la Tees, rivière qui sépare les comtés d'York et de Durham en Angleterre. C'est une des meilleures, sinon la meilleure, pour la production précoce de la viande. Cette race ne possédait point, il y a quelques siècles, les caractères qui lui ont valu depuis cette célébrité, bien qu'un grand nombre d'éleveurs fassent remonter à plus de quatre cents ans la supériorité des courtes-cornes de la Tees. La grande renommée des Durhams date seulement de Charles et de Robert Colling, qui en furent les améliorateurs, en 1770.

La souche primitive était laitière, d'une forte corpulence et d'une couleur invariablement rouge ou blanche, ou mélangée de ces deux teintes; elle joignait à une conformation régulière une grande profondeur de poitrine, une ossature légère, des extrémités fines et la souplesse de peau qui distingue habituellement les animaux aptes à faire de la graisse; mais un grave défaut, la haute taille, ou, pour mieux dire, la longueur des jambes, baignait chez elle la plupart de ces qualités: les animaux étaient gros mangeurs et d'un engraissement tardif et dispendieux.

L'ancienne souche était encore, vers le milieu du 17^e siècle, l'expression presque complète du sol et des pâturages fertiles sur lesquels elle reposait. Mais vers 1750 et dans les années qui suivirent, une grande impulsion fut donnée à l'élevage par quelques éleveurs éminents, alors que Robert et Charles Colling commencèrent leurs opérations, qui profitèrent de l'expérience acquise par le célèbre Bakewell dans l'élevage du bétail.

Le Durham, tel que l'ont fait les frères Colling, et tel qu'il a été perpétué jusqu'à nos jours dans les meilleurs types, présente un corps volumineux supporté par des jambes fines, courtes et distinguées; le pelage est blanc, rouge ou mélangé de ces deux teintes dans les proportions et les dispositions les plus variées; l'épaule est ronde, le garrot épais et prolongé; le dos droit et la croupe d'une grande largeur; l'encolure, légère chez les femelles, est courte et renforcée chez les mâles; néanmoins, elle ne présente point à la partie supérieure le développement qui distingue certains taureaux actifs et batailleurs de nos races communes; elle s'unit à l'épaule sans saillie notable, et ne présente à la partie inférieure aucune trace de fanon.

La peau du Durham a une certaine mollesse et se trouve unie au tronc par une espèce de matelas formé

d'un tissu cellulaire abondant; le poil est généralement fin, doux, luisant et peu fourni; les oreilles sont minces, larges, dressées et peu garnies de poils; les cornes sont de longueur et de grosseur moyenne, ordinairement dirigées en avant, et moins pointues que dans les races communes. La tête est petite et conique, mais large dans la région frontale; les joues sont prononcées et semblent se réunir vers la gorge, où elles forment une sorte de double ou triple menton; les yeux sont grands, proéminents, et laissent supposer par leur position la faible épaisseur du crâne; le regard, doux et humide, exprime généralement la confiance et la tranquillité la plus parfaite; les yeux ne sont cependant pas sans éclat, mais le genre de vivacité qui les distingue paraît exprimer plutôt l'énergie des fonctions morales. Le système digestif est prépondérant et la poitrine quelquefois développée à un degré tel qu'il en résulte pour les animaux un grand embarras dans la marche; la queue est relativement courte, fine, garnie d'un fouet peu fourni, s'arrondissant parfaitement avec les ischions (un des trois os qui forment celui dans lequel la cuisse est emboîtée), et présentent à la base un renflement plus ou moins développé.

Les lignes du Durham sont taillées carrément, et le tronc a assez l'aspect d'un cube allongé; à l'état maigre, les formes paraissent anguleuses et les sujets manquent de culotte; à l'état d'embonpoint moyen, les manègements sont aussi sortis que chez nos bêtes ordinaires bien engraisées; à l'état gras, la métamorphose est complète, les manègements disparaissent sous une couche de graisse qui forme sur toutes les parties du corps, et principalement dans le voisinage des manègements ordinaires, une foule de manègements secondaires, le plus souvent irréguliers, dont nous ne pouvons prendre une idée par l'examen des animaux les plus remarquables de nos races. Les lignes du dessus se développent à un point extrême et représentent une large table; la croupe, les hanches, les ischions, les angles même les plus saillants, se couvrent de graisse à un degré tel, qu'il s'y forme parfois des manègements monstrueux.

Sous le rapport du produit en lait, il se rencontre parmi les vaches Durham d'excellentes laitières. Les Durhams, sous ce rapport, ont été fort critiqués, et il est juste de dire que bon nombre de vaches ne sont point du tout laitières. Cependant il a été reconnu que sur cent quatre renseignements obtenus, quatre vingt dix-sept étaient favorables à leur faculté laitière. Ici, à Ste-Anne, parmi le troupeau de bêtes à cornes de l'Hon. M. Dionne, les meilleures vaches laitières sont les Durhams qu'il possède depuis déjà plusieurs années. — (A suivre)

Des fumiers.

On se plaint de ce que l'agriculture ne paie pas, et pour cela on accuse tout le monde excepté soi-même. Et pourquoi cela? c'est qu'on ne réfléchit pas assez; c'est qu'on ne regarde pas assez autour de soi pour y trouver les causes de notre propre condamnation. Un simple calcul nous permettrait d'apercevoir de nombreuses portes ouvertes au malaise que nous éprouvons. Une seule chose nous frappe: c'est le plus ou moins d'écus que nous recevons à l'automne par la

vente de nos produits agricoles. Nous nous plaignons amèrement quand nous vendons notre lard et le bœuf de cinq à six centins la livre, et jamais nous ne nous sommes occupés du prix de revient de ces produits sur notre propre ferme, afin de produire plus abondamment et au meilleur marché possible pour nous mettre sur le même pied des cultivateurs qui cultivent avec intelligence et qui ne manquent pas de s'instruire sur le meilleur mode de culture à poursuivre.

A t-on songé un instant à nous occuper d'une manière sérieuse de ce qui est l'agent indispensable de nos plus belles récoltes: le fumier qui est d'une importance énorme en agriculture? Certainement non, car dans la plupart de nos fermes, c'est au fumier auquel nous attachons le moins d'importance. Qu'on le sache bien, le meilleur système cultural à adopter sur une ferme, c'est de recueillir soigneusement le fumier et de ne pas en laisser perdre; car le fumier bien aménagé et bien utilisé, représente sous une autre forme, du blé, de l'orge, du seigle, abondance de fourrages, enfin toutes espèces de productions végétales qui influent aussi sur la plus ou moins grande production du lait, de la viande, de la laine, etc. Le fumier, nous l'avons déjà dit, c'est de l'or; c'est beaucoup plus que de l'or. Dix piastres de fumier bien employé décupleront leur valeur, et dix piastres par elles mêmes ne valent que dix piastres. Le fumier est essentiellement générateur; car la véritable fortune, c'est la terre qui produit et reproduit sans cesse, tout le reste n'est que convention.

Tout ce qui est fumier est donc très précieux, cependant dans la plupart de nos fermes il s'en perd la plus grande partie et sans que les cultivateurs y prennent garde. Les urines du bétail, engrais si précieux, se perdent dans les écuries et au dehors. Aucune litière n'a un fond terreux pour recueillir l'excédant de ces sécrétions et n'en pas laisser perdre une goutte. Rappelons ici ce fait que les Chinois, qui sont les plus habiles cultivateurs du monde, sont autrément conservateurs que nous de ces matières. Sous toutes leurs voitures, dirigées par un cultivateur à pied, ils ont une caisse suspendue et une petite pelle, et chaque fois qu'un cultivateur se vide, la matière est lestement recueillie et lancée dans la caisse, tout est rapporté dans la maison. D'où il résulte d'excellentes habitudes d'ordre, d'économie et de propreté qui influent sur toute l'existence d'une manière notable. Celui qui possèdera ces trois qualités, et c'est simplement une affaire d'usage, sera bien rarement dans le besoin. Nous ne voudrions pas que l'on poussât si loin le soin à porter aux engrais; mais du moins que l'on fasse quelque chose pour ne pas en perdre autant que nous le faisons.

Préparation des aliments pour le bétail.

Les matières que la nature a réservées pour l'alimentation des animaux se présentent souvent avec des caractères tels qu'au point de vue des effets utiles qu'ils doivent produire sur ceux qui les consomment, il y a tout à gagner en leur imprimant certaines modifications, soit pour en prolonger la conservation, soit pour empêcher d'offrir trop de résistance aux organes digestifs.

Pour pourvoir à cette indication, on a imaginé de soumettre les aliments des animaux à des préparations analogues à celles dont on fait usage pour la nourriture de l'homme.

Notre but n'est pas d'aborder ici les manipulations propres à faciliter la conservation des aliments. Qu'il nous suffise pour le moment de savoir que ces manipulations ont presque toujours pour résultat de rendre les aliments plus difficilement attaquables par les liquides digestifs et de rendre plus impérative l'indication de préparations propres à faciliter la digestion.

Ces préparations ont pour but :

1o. De faciliter la mastication (telles sont la division et la macération des substances).

2o. De transformer certains principes pour les rendre plus solubles, plus savoureux et même moins malfaisants (telles sont la cuisson, la fermentation, la germination, etc).

Parmi ces préparations, les unes, comme la division, la macération, ne modifient donc que la constitution physique des aliments, tandis que les autres modifient à la fois leur constitution physique et leur constitution chimique. Toutes ont pour effet, enfin, d'apporter dans la quantité nécessaire à la nutrition une réduction souvent très notable et de prendre ainsi dans l'économie agricole une place importante.

Les graines et les tourteaux, les fourrages, secs et verts, les racines, les tiges charries, les tubercules, sont des aliments qui gagnent notablement quand on les soumet à une division plus ou moins complète, qui est même indispensable pour quelques-uns d'entre eux.

Lorsque l'on fait entrer l'orge, le blé, le seigle, le sarrasin, les fèverolles, les pois, etc., dans l'alimentation habituelle des animaux, on ne peut leur donner entières ces graines qui, à cause de leur dureté, échapperaient inévitablement en grande partie à la mastication et passeraient dans le tube sans avoir subi toutes les modifications nécessaires pour être dépouillées de toutes leurs parties alibiles. C'est ainsi que pour l'avoine, par exemple, qui est, parmi ces graines, une des plus faciles à mâcher, on constate cependant que, quand on la donne en nature, même chez les jeunes chevaux, il en passe à peu près un quinzième qui n'est pas digéré, surtout si l'on n'y a pas mêlé un peu de paille hachée qui force toujours l'animal à mâcher plus complètement.

Afin d'éviter ces inconvénients, on broie, on concasse ces substances alimentaires. Souvent même on les réduit en farine pour les délayer dans les boissons.

La faible dépense qui résulte de ces opérations est largement compensée par la certitude que l'on acquiert que la totalité de ces aliments, très nourrissants et toujours assez chers, sera digérée et profitera aux animaux.

Des expériences formelles démontrent, du reste, l'immense avantage de ces divisions de graines, qui sont d'autant plus précieuses que l'on a affaire à des animaux vieux ou jeunes, à des sujets gloutons ou à des individus qui ont les mâchoires en mauvais état.

Les pois, les fèverolles, les vesces, peuvent être soumis à ces préparations. Et pour celles-ci, comme pour les graines de céréales même, on peut aussi atteindre à peu près le même but en les soumettant à la cuisson, autre préparation qu'il faut même préférer dans certains cas.

La réduction de ces substances en farine offre non-seulement l'inconvénient qu'il faut souvent recourir à un moulin, mais les farines s'altèrent assez facilement : elles s'échauffent et nuisent à tous les animaux. Il faut veiller à ce que l'on n'en prépare qu'une petite quantité à la fois pour qu'elles soient toujours fraîches.

Du reste, les farines ne conviennent que délayées en petite quantité dans les boissons, pour les femelles pleines, les jeunes animaux convalescents, etc; elles favorisent trop l'embonpoint et ne sauraient convenir aux animaux de travail, qu'elles empâtent en les rendant mous et indolents.

Les tourteaux résultant des résidus de plusieurs espèces de graines oléagineuses dont on a extrait l'huile, peuvent former une nourriture substantielle dans certaines cas déterminés, et surtout pour les bêtes à l'engrais. Dans tous les cas, les espèces de gallettes dures qu'il fermente doivent être divisées en morceaux, puis réduites en petites particules, soit au marteau, au maillet ou au moyen d'un diviseur spécial, d'une machine quelconque.

Les pailles, foin ou autres fourrages foliacés gagnent considérablement aussi à être réduits en particules plus petites. Entières, ces substances sont difficiles à prendre, les animaux les gaspillent, une certaine quantité tombe toujours dans la litière. Divisées elles sont plus faciles à prendre, à retourner dans la bouche et à mâcher, etc; cela a lieu au plus haut degré si en même temps qu'on les divise en morceaux plus ou moins longs, on les écrase encore. Il est même de ces produits très ligneux et longs que les animaux ne sauraient ni prendre ni mâcher (telles sont les fanes des légumineuses séchées, etc), si on ne les divisait et les écrasait préalablement.

Quand dans les masses de fourrages il existe des plantes de diverses qualités, les animaux font un triage des meilleurs et gaspillent les autres. En divisant le tout, cet inconvénient disparaît, on rend le triage impossible. De cette manière aussi, les fourrages peu appétissants peuvent se mêler à des aliments appétissants. Ainsi la paille peut se mêler à l'avoine ou à une autre graine, et l'animal mange entièrement cette paille qu'il ne consommerait qu'en très faible quantité si elle était entière.

Du reste, il est très souvent fort utile de faire aux autres aliments un mélange d'une certaine quantité de fourrages secs hachés, et surtout de paille, quand on donne, par exemple, des fourrages verts.

La paille, dans ce cas, modère les effets laxatifs et prévient la météorisation que le régime du vert, trop brusquement imposé aux animaux, amène ordinairement. Aussi est-il fortement recommandé par tous les hygiénistes d'habituer les animaux au régime du vert, en commençant par y mélanger des fourrages secs et hachés. Il en est de même quand on veut nourrir les animaux au moyen d'aliments cuits ou fermentés : un mélange avec une certaine quantité de paille est très hygiénique.

Du reste, dans toutes les préparations liquides, dans tous les mélanges, il faut hacher préalablement les matières foliacées sèches, afin qu'elles se mêlent mieux aux autres et qu'elles absorbent mieux les liquides. Les fourrages secs des chevaux doivent être mieux divisés que ceux des bêtes bovines.

On a quelquefois aussi appliqué la division aux fourrages verts. Nous ne croyons pas qu'il y ait réellement avantage. Dans tous les cas, quand on divise les fourrages verts, il importe de ne le faire qu'au moment de les administrer; sinon, en masse, ils se flétrissent, s'échauffent, fermentent et deviennent moins appétissants et même nuisibles. Toutefois en y mêlant un peu de paille, on parvient à neutraliser en partie cette tendance à l'altération spontanée des fourrages verts.

Les racines et les tiges charnues, ainsi que les tubercules, ne conviennent guère aux animaux si on ne les a préalablement réduits; on les coupe en morceaux variables, tantôt prismatiques, tantôt aplatis, etc, sinon la préhension et la mastication en seraient souvent difficiles. Et puis, dans les mélanges alimentaires, il sera difficile sans cela d'opérer le mélange de ces substances; car, dans ce dernier cas, l'animal pourrait les avaler sans les mâcher, et il se pourrait alors aussi, comme cela arrive fréquemment, qu'ils fussent arrêtés avant d'arriver à l'estomac et donnassent lieu à des accidents plus ou moins graves.

Choses et autres.

Emparons-nous du sol.—Depuis les rives du lac Témiscamingue jusqu'aux rives du lac Supérieur s'étend une contrée qui renfermera un jour qui n'est pas éloigné, plusieurs villes florissantes.

Le *Colonisateur Canadien* nous en donne quelques renseignements.

“ Les endroits propres à être colonisés peuvent être partagés suivant l'avantage qu'ils offrent à la colonisation et suivant les moyens de ceux qui se destinent à ce genre d'exploitation. Pour les personnes qui ont peu de ressources pécuniaires dont elles peuvent disposer, nous leurs conseillons de s'établir sur les terres boisées qui avoisinent le lac Nipissing, à l'Esturgeon, à Sudbury, sur l'embranchement d'Algoa et à Chemisford. Ces terres se vendent 50 cts l'acre dont 25 cts payables comptant et la balance dans deux ans avec intérêt. Il y a de ces terres qui se donnent pour rien et d'autres se vendent 20c. 30c. et 50 cents.

“ Il y a sur ces terres boisées plusieurs mines actuellement en voie d'exploitation; on y fait des chantiers de bois et surtout sur la ligne principale du Pacifique Canadien le colon peut trouver de l'emploi. On peut pour ainsi dire choisir le genre de travail qui nous convient, et tout en s'occupant à défricher sa terre, assurer sa subsistance, et même faire des épargnes. Les mêmes avantages se rencontrent à Port Arthur et à Port William où la navigation du lac Supérieur est une nouvelle source de revenus pour cette partie du pays.

CONDITION DE CONCESSION.

“ Un colon peut se procurer un lot de terre boisée de 320 acres plus ou moins, aux conditions suivantes :

“ Qu'il demeurera pendant quatre ans à partir de la date de l'achat, qu'il défrichera et ensemencera au moins dix arpents pour chaque cent acres et y bâtira une maison habitable de 16 par 20 pieds.

“ 2o. Le pin est réservé jusqu'au 30 avril suivant l'issu de la patente, mais en attendant, il pourra s'en servir pour se bâtir et pour clôturer.”

Nourriture des vaches laitières pendant l'hiver.—Aujourd'hui que l'industrie laitière occupe une large place dans notre production agricole, il est du devoir de chacun, selon son faible pouvoir, de faciliter par la vulgarisation des moyens pratiques, l'extension de ce genre de produit.

Il est sans contredit que l'aptitude des races joue un rôle considérable dans la production lactifère; mais n'oublions pas non plus que l'alimentation du bétail joue aussi un très grand rôle.

La société d'industrie laitière de la Province de Québec, prend une large part dans ce beau mouvement, en nous recommandant, d'une manière particulière l'ensilage des fourrages verts. Depuis sa dernière réunion à Québec, grand nombre de ses membres se sont livrés à cette expérience, et à sa réunion

prochaine aux Trois-Rivières, nous serons à même d'apprécier les résultats obtenus, par des conférences qui nous seront données à ce sujet. Portons tous nos efforts à la vulgarisation de l'ensilage des fourrages verts qui est certainement avantageux pour l'alimentation des vaches laitières.

Moyen de s'assurer un bon troupeau de vaches laitières.—Des milliers de vaches sont gardées par nos cultivateurs sans que ceux-ci essaient de s'assurer s'ils en obtiennent des produits rémunérateurs qui les compensent non seulement de leur trouble d'élevage mais qui donnent en rendement en lait la valeur que ces vaches reçoivent en nourriture. Dans ces conditions, l'élevage du bétail ne peut être qu'une source de perte constante pour celui qui s'y livre. Nourrissez-bien vos vaches laitières, tenez un compte régulier et de tous les jours de la quantité de lait qu'elles vous donnent. Vous serez alors en état de ne garder que les meilleures vaches laitières. Les élèves qui en proviendront ne manqueront pas d'hériter des qualités lactifères de leurs mères, et avec les soins minutieux que vous apporterez dans leur élevage par un choix judicieux des élèves et une bonne nourriture, vous ne manquerez pas d'avoir un beau troupeau de vaches laitières.

RECETTES

Mal de ventre d'hiver chez le cheval.

Il arrive, dans les premiers temps de l'hiver, que des chevaux manifestent de la gêne pour uriner; ils agitent la queue et grattent le sol comme s'ils éprouvaient des coliques. Cette gêne dure quelquefois plusieurs jours et peut augmenter au point de mettre en danger la vie du cheval qui en est atteint. C'est ordinairement la mauvaise qualité des aliments récoltés dans l'année qui cause ces dérangements d'ailleurs faciles à combattre. Il suffit presque toujours, pour les faire disparaître, de mettre le cheval à la diète pendant deux ou trois jours, avec des tisanes de graines de lin et de chiendent blanchies avec de la farine d'orge et renfermant un peu de sel de nitre et de sel de Glauber.

L'ennemi et l'ami du charançon

Le plus grand ennemi du charançon, c'est le haricot, et son ami de prédilection, c'est le petit pois sec.

Voulez-vous purger un tas de blé du charançon qui l'infecte ? Rien de plus facile : faites moudre des haricots, et semez-en la farine sur la superficie du tas de blé; immédiatement vous verrez la colonie dévorante se sauver de tous côtés.

Voulez-vous, au contraire, faire envahir votre blé par le charançon ? Rien de plus facile encore : placez un tas de pois secs. Vous ne tarderez pas à voir le charançon s'y établir; puis envahir le tas de blé.

Ainsi, il faut éviter de placer des récoltes de pois ronds dans les greniers à blé; saupoudrer de farine de haricots les tas de blé infectés de charançons.

CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

1886---Arrangement pour la saison d'hiver---1887

Le et après lundi, 14 juin 1886, les trains de ce chemin partiront de la Station de Ste Anne (le dimanche excepté) comme suit :

Pour Lévis.....	12.35 A. M.
Pour Lévis.....	9.50 A. M.
Pour St-Jean et Halifax.....	10.38 A. M.
Pour Lévis.....	3.10 P. M.
Pour la Rivière-du-Loup.....	3.50 P. M.
Pour la Rivière-du-Loup.....	10.32 P. M.

Tous les trains marchent sur l'heure du temps conventionnel de l'Est.

D. POTTINGER, Surintendant en chef

Bureau du chemin de fer,
Moncton, N. Bk., 22 novembre 1886.

1873-GRIP!-1887

JOURNAL COMIQUE DU CANADA

Annonce pour l'année prochaine.

LE "GRIP" est maintenant si connu qu'il est peu nécessaire d'en faire la description ou de le louer. C'est LE SEUL JOURNAL A DESSINS AU CANADA et il est vendu à environ la moitié prix des journaux semblables aux Etats-Unis.

LES DESSINS DU GRIP,

outre leur mérite d'être strictement impartiaux lorsqu'ils ont rapport aux politiciens, ont toujours celui du patriotisme et de la morale.

Les dernières améliorations sont universellement admirées. Le journal a été porté à 16 pages et est imprimé sur du papier pesant, crème et glacé, ce qui donne une belle apparence aux gravures et à l'impression. Et, malgré cette augmentation de format et les autres améliorations, le prix du "GRIP" est

Seulement de \$2 pour un an; de 5 cents le numéro,

(c'était le prix demandé quand il n'était qu'un journal de quatre pages.)

Programme du GRIP:

Plaisanterie sans vulgarité;

Patriotisme sans partisanerie;

Vérité sans déguisement.

No restez pas sans ce journal populaire canadien à dessins. Son prix est à la portée de tous.

Adressez à la Grip Printing and Publishing Co., 26 et 28, Front street West, Toronto. Les nouveaux abonnés, en envoyant \$2, recevront le journal le reste de l'année 1886 et jusqu'au 31 décembre 1887.

Une Prime Spéciale Offerte.

Tous les souscripteurs au "GRIP," anciens ou nouveaux, auront droit à une copie de la magnifique lithographie "Les chefs conservateurs" ou son pendant "Les chefs libéraux," qui seront publiés prochainement, en payant 5 cents pour frais de port.

9 décembre 1886.



Avis aux entrepreneurs.

Des soumissions seront sollicitées sous peu de jours pour la construction de la section du chemin de fer de Cap Breton s'étendant de Grand Narrows à Sydney, distance de 45 milles. Cet avis préliminaire est donné afin que les entrepreneurs désirant faire leur soumission pour l'ouvrage puissent avoir le temps d'examiner la localité avant l'hiver.

Par ordre,

A. P. BRADLEY,

Secrétaire.

Département des Chemins de Fer et Canaux,
Ottawa, 26 Novembre 1886.

A VENDRE

BETAIL Ayrshire,

COCHONS BERKSHIRES,

VOLAILLES PLYMOUTH ROCK

S'adresser à

M. LOUIS BEAUBIEN,

16, Rue St Jacques, MONTREAL

AVIS.

Charles Boucher, cultivateur, de Ste Anne de la Pocatière informe le public qu'il ne sera responsable d'aucune dette contractée en son nom par son fils Joseph Boucher.

CHARLES BOUCHER, cultivateur.

Ste Anne de la Pocatière, novembre 1886.

A vendre à Deschambault

Un magnifique taureau demi-Durham, de trois ans. Le propriétaire a obtenu pour cet animal, trois premiers prix aux expositions agricoles de la Société d'agriculture du comté de Portneuf. S'adresser à

SAMUEL PAQUIN, Deschambault, P. Q.

A VENDRE

Bétail Ayrshire : veaux mâles et génisses, pure race, avec pedigree.

Aussi : Moutons Cotswold, de choix. S'adresser à

J. B. BEAUDRY,

St Marc, Comté Verchères, P. Q.

L. A. LANGLAIS, AVOCAT, de Fraserville, P. Q., suit les Cours de Rimouski, de Kamouraska et de Montmagny. Il s'occupe de prêts d'argent hypothécaires et autres.

A Vendre.

MOUTONS ET GOGHONS.

Un agneau Shropshire.....	\$10.00
Deux " " chaque.....	8.00
Deux do $\frac{1}{2}$ do do.....	5.00
Un Schropshire de 2 ans, importé d'Ontario de J. Miller	20.00
Un agneau Border-Leicester.....	8.00
Un agneau Cotswold-Leicester.....	6.00
Deux veaux agneaux Yorkshire-Leicester, chaque.....	10.00
Deux agnelles Yorkshire-Leicester, chaque.....	8.00
Deux brebis Cotswold, de deux ans, chaque.....	12.00
Deux brebis Cotswold, d'un an, chaque.....	12.00
Une truie Berk-hire, 2 mois.....	4.00
Trois verrats do do.....	4.00

S'adresser à

E. CASGRAIN, Arpenteur,

L'Islet, P. Q.

ECREMEUSE DE LAVAL!

INSTRUMENTS de Paterson & Frère : Charrues d'acier, Charrues à siège, Charrues à un cheval, Charrues à 2 et à 3 oreilles, Herses et Cultivateurs à dents à ressort, Faucheuses à un cheval et à 2 chevaux, Moissonneuses, Lieuses, Râteaux, Hache-paille, Moulins à mouture Raymond, etc.

INSTRUMENTS de la Compagnie Manufacturière Massey : Faucheuses Toronto, Râteaux, etc.

INSTRUMENTS PLANET, Jr.

Semoirs à graines de jardin, petits Cultivateurs à bras, Cultivateurs, Houes à cheval, etc. Les meilleurs instruments de ce genre. Petits semoirs à graines de Randolph.

Grand nombre d'instruments agricoles d'un usage journalier. Charrues à double versoir avec arrache-patates.

Machines à mouler de Vessot. Ustensiles de beurrerie et engins à vapeur, sur commande, etc. Assortiment de pièces de réparations. Dents de Faucheuses. Tordeuses.

Moulins à scie portatifs, de toutes sortes. Matériel de fromagerie, etc., etc.

A vendre chez

LEFRANCOIS & THIBOUTOT.

110, rue St Paul, Québec.

28 mai 1885.